

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Direction and Temperature. Includes entries for 'Thermomètre', 'Fahrenheit', and 'Celsius'.

L'Irlande et l'Angleterre

L'imprévu toujours règne en politique. Après les élections générales qui ont donné au ministre Salisbury 134 voix de majorité, il semblait que le gouvernement fût sûr d'un avenir sans nuages.

Cette souriante assurance a déjà été fortement entamée par l'impression détestable qu'a produite sur l'opinion publique, sur la réorganisation de l'intérêt de famille et l'intérêt de parti ont paru l'importer sur les impérieuses nécessités de la défense nationale.

La prolongation de la guerre d'Afrique, que l'on disait close dès le mois de septembre dernier et qui redouble de conflits sanglants depuis lors, — l'inquiétude née de la diffusion de la résistance sur toute la superficie des deux républiques soi-disant annexées, — le malaise moral grandissant causé par les procédés barbares du commandement anglais, par les mesures odieuses dirigées contre les femmes et les enfants, — l'anxiété produite par la perspective de la carte à payer et de l'appel à faire aux contribuables, — tout cela a singulièrement ébranlé l'espérance publique et a contribué à reléguer dans le passé les folles joies de l'agresseur.

S'il était un point toutefois sur lequel on croyait le gouvernement à l'abri d'une surprise dangereuse, c'était assurément sa politique intérieure et particulièrement l'Irlande.

On croyait le home rule irrévocablement vaincu, disparu de l'ordre du jour depuis la mort de M. Gladstone. Les unionnistes étaient de plus en plus décidés à reconstruire tout démembrément d'un empire dont l'unité est devenue un dogme sacré-saint depuis l'écllosion de l'impérialisme.

La plupart des libéraux se reportaient amèrement à avoir sacrifié jadis l'unité de leur parti et la popularité, et le pouvoir, à une chimère qu'ils s'accusaient d'avoir pu accepter même du bout des lèvres.

La fraction impérialiste qui a lord Rosebery pour porte-respect et M. Perks et Heber Hart pour chefs, répudiât hautement, avec le reste de l'héritage gladstonien, la politique irlandaise du dernier homme d'Etat idéaliste.

Enfin les Irlandais eux-mêmes, absorbés dans des querelles intestines, dans des guerres civiles à mort, partagés entre Redmond, Dillon, O'Brien et Healey, ennemi de tous, semblaient prendre à tâche de rompre tout accord avec les libéraux et de créer contre leur vœu le maximum de préjugés.

rattacher à l'Union Irlandaise rurale. Brusquement la scène échange. Les orangistes, ces ultras, fanatiques de leurs privilèges, se sont mis en révolte contre la politique du cabinet. Ils ont enlevé son siège de Dublin à M. Horace Plunkett. Ils ont forcé M. Gerald Balfour à quitter le ministère d'Irlande. Ils déclarent la guerre à quiconque ne rentrera pas dans les orniers de la vieille politique de combat, et ils sont soutenus par le Times.

Pendant ce temps, les nationalistes irlandais se réunissaient, rétablissant l'unité dans leurs rangs, se groupaient sous M. Redmond, reconnu leader, et enlevaient leurs 81 sièges, comme aux plus beaux jours de Parnell. S'ils parviennent à éliminer ou à museler M. Healey, tout ira bien.

Près de cent députés résolus, unis, intraitables, sont, s'ils le veulent, maîtres d'un Parlement. Il ne dépend que d'eux de renouveler les exploits de Parnell. D'ailleurs, ils ont cette chance qu'un nouveau mouvement agraire se prépare en Irlande. Jamais les revendications nationales de l'Irlande n'ont eu de force que quand elles ont eu derrière elles un grand courant de mécontentement rural. Parnell l'avait senti et il crea la Ligue agraire, principal instrument de la conquête — presque réalisée — du Home rule.

M. O'Brien a imité son ancien leader. Il a reconstitué la Ligue nationale. Elle fonctionne. Elle régnait dans les campagnes. Elle peut déchaîner la tempête à son gré.

Et de n'est pas seulement l'Irlande catholique et catholique qui pose de nouveau cette question. L'Ulster protestant et anglo-saxon se remue. Les fermiers, las de l'exploitation des landlords, ne se laissent plus hypnotiser par le spectre du Home rule. Ils réclament une opération gigantesque de rachat qui supprime le dualisme néfaste d'une propriété partagée.

C'est une partie du plan de M. Gladstone, de ce hardi projet qui aurait fondé l'ordre par la révolution. Or, chose curieuse, l'homme qui prend en main cette mesure révolutionnaire, c'est l'un des principaux unionistes, un lieutenant de M. Chamberlain, M. T. W. Russell.

Il était sous-secrétaire d'Etat au local government board. Lord Salisbury l'a nommé d'opter entre sa place et sa compagnie agraire, en lui offrant une riche prébende pour se taire. Il a refusé et s'est libéré. Il organise une agitation formidable. C'est la remise de l'Irlande à l'ordre du jour. C'est l'alliance du Nord protestant avec le Sud et l'Ouest catholiques.

Le général Tirr fait remarquer, dans un journal de Nice, combien la réception faite par la France au président Krüger présente d'analogies avec l'inoubliable réception faite jadis au héros hongrois Kossuth par une grande nation européenne.

Il n'y a pas tout à fait cinquante ans, Kossuth, après avoir lutté avec une admirable énergie contre deux empires pour l'indépendance de sa patrie, dut, vaincu et désespéré, demander l'hospitalité à un peuple anglais. Le gouvernement de la Grande-Bretagne et la Cour étaient nettement hostiles à sa cause; mais, lorsque le grand vaincu débarqua, le 28 septembre 1831, à

Southampton, le peuple anglais l'accueillit avec de véritables transports d'enthousiasme. Le lord-maire le reçut au Guildhall et lui conféra solennellement le titre de citoyen de Londres. Dans cette journée, le peuple britannique affirma superbement sa générosité.

La signification de l'accueil fait par la France à l'héroïque vieillard qui, pendant plus d'un an, a lutté avec une indomptable énergie pour l'indépendance des républiques sud-africaines n'est pas différente. Elle est faite d'admiration pour un noble vaincu, de sympathie pour un vaillant peuple accablé.

L'Angleterre, qui s'honora devant le monde par la réception de Kossuth, trouvera naturel que les traditionnels sentiments de générosité de la France se manifestent à l'occasion de la présence du président Krüger sur son sol.

— LE — "RATIONAL DRESS" Une après-midi, tout récemment, les personnes qui se promenaient à Londres, dans le quartier de Bayswater, remarquèrent avec étonnement un intermédiaire défilé de dames et de demoiselles, qui, toutes, jeunes ou vieilles, jolies ou laides, sveltes ou débordantes, présentaient cette particularité qu'elles avaient revêtu de la calotte de nouveauté leurs formes inégales. Ces dames n'allaient point, comme on pourrait le croire, à un Congrès de vélocipédie. Les cyclistes anglaises, il faut le dire à leur louange, n'ont jamais partagé l'enthousiasme éphémère de leurs sœurs de France pour cet étrange accoutrement. Ces dames n'étaient pas de frivoles sportswomen, mais de graves féministes convoquées à la réunion plénière de la Rational Dress League. La "rational dress" est une étrange périphrase qui désigne la moitié la plus caractéristique du costume masculin et la Ligue qui porte son nom a pour but de décider toutes les femmes d'Angleterre à se vêtir comme leurs maris. Cette Ligue existe déjà depuis quelques années; ses progrès, d'abord rapides, avaient été un peu ralentis par la guerre du Transvaal, qui détourna les esprits vers d'autres objets, sinon plus considérables, au moins très différents. Les ligneuses ont pensé que le moment était venu de se ressaisir et de s'affirmer avec éclat; c'est pourquoi elles ont tenu cette réunion publique et se sont fait une loi d'arborer toutes, comme un programme, un signe de ralliement et une bannière, l'habit qui fait le fond de leurs revendications. La manifestation a pleinement réussi. L'assemblée était nombreuse; le coup d'oeil magnifique; les discours éloquentes. Une dame de l'aristocratie, la vicomtesse Harberton, démontra, dans une harangue entraînée, que la mode des jupes longues, qui balayent et emmagasinent la poussière des rues, rendait la propagande de la Ligue plus ardue que jamais. Elle dénonça la robe non seulement comme le signe, mais comme une des causes principales de l'infériorité sociale de la femme. Après elle, un savant docteur parla contre le corset, instrument de torture et de déformation, qui n'aurait plus sa raison d'être si les femmes avaient la sagesse de s'habiller comme les hommes. Son discours fut beaucoup moins applaudi. Mais, au moment du vote, l'assemblée s'est retrouvée unanime pour féliciter la jeune, "cause d'infortunes imméritées

et obstable au progrès." Elle s'est ensuite dissoute aux cris mille fois répétés de: "Vivent les bloomers!" autrement dit: "Vivent les pantalons!" Et les promeneurs de Bayswater jugèrent ces dames bien hardies d'appeler ainsi les chasses par leur nom.

AMUSEMENTS. THEATRE DE L'OPERA. Carmes.



Mlle NINA PACK. Photo Rivière.

Décidément, M. Berriol est un fort habile homme. Il vient de faire preuve d'une rare adresse en donnant, coup sur coup, les "Huguenots" et "Carmen" pour les débuts de M. Jérôme. Le choix surtout de "Carmen" avait légèrement étonné quelques amateurs. C'est, en effet, un rôle ingrat pour un premier ténor, qui, habitué aux triomphes de la scène, à la conquête des cœurs, se voit brutalement, cruellement sacrifié à un vil triomphe de cirque, à un bellâtre vaniteux, à un volage toréador, et finit par un assassinat, comme un traître de mélodrame — sort, de reste, réservé aux barytons prétentieux du grand opéra.

C'est que le rôle de Don José exige des qualités dramatiques spéciales, que l'on rencontre rarement chez les premiers ténors — en quoi il ressemble du reste, à celui de Raoul, des "Huguenots", où il faut non seulement de la voix, beaucoup de voix, la science du bien dire et l'art de filer la phrase musicale, mais aussi tous les entraînements de la passion la plus déordonnée. Sous ce dernier rapport, bien que le bat poursuivi de part et d'autre soit différent, complètement opposé même, le quatrième acte de "Carmen" et des "Huguenots" se ressemblent. Ce sont les mêmes élans, les mêmes mouvements de la passion chez un homme qui ne s'appartient plus et n'a plus conscience de ce qu'il dit ni de ce qu'il fait. Des le moment où l'on nous annonce pour les deux pièces de début, "Carmen" et les "Huguenots" avec M. Jérôme dans les rôles de Raoul et de Don José, nous avions compris, nous et bien d'autres, que la direction avait sous la main un artiste richement doté au point de vue dramatique, nous ne nous étions pas trompés.

Derrière le chanteur qui sait également enlever le grand air de bravoure avec maestria, et soupier la romance avec autant de grâce que d'âme, il y a un acteur plein de verve et de feu, et l'on peut dire de lui qu'il a le bras aussi vaillant que son œil et sa poitrine, et le cœur aussi tendre que son falsetto.

Il a eu, hier soir, de superbes mouvements de fureur et de haine qui ont surpris grand nombre de ses auditeurs. Que voulez-vous? Voilà longtemps, bien longtemps que nous n'avions entendu un Don José de

cette valeur. Il nous faut nous reporter à vingt ans en arrière pour trouver un artiste auquel nous puissions le comparer. Nous sommes obligés de citer Tournier, qui s'était, dans cette pièce, révélé grand acteur. Nous devons ajouter que si M. Jérôme ne craint pas la comparaison avec Tournier, au point de vue du jeu, il lui est supérieur au point de vue de la voix.

Les sons sortent vibrants de la poitrine, et vont droit au cœur de l'auditeur pour le remuer.

En le voyant, on l'entendait, nos souvenirs nous ont rappelé l'artiste, qui s'était fait dans ces deux rôles une renommée universelle. C'est le plus bel éloge que nous puissions faire de M. Jérôme.

Mais c'est surtout le rôle de Carmen qui, dans cette pièce étrange, attire toutes les attentions et attire d'un bout à l'autre, ce rôle placé, à chaque instant, l'artiste dans une situation difficile d'où elle semble se pouvoir sortir, sans blesser les susceptibilités du parterre et ses instincts de droiture. Un geste, un pas de moins, et elle paraît timide et manque ses effets. Un geste, un pas de plus, elle soulève les réprobations du parterre, et elle succombe, elle et la pièce, l'une portant l'autre.

Mlle Nina Pack a su éviter ces terribles écueils avec une très rare habileté. Elle s'est montrée devant ces deux actes très fine comédienne. Nous n'en avons jamais vu ici qui lui ait fait supérieure, même aux époques les plus glorieuses de notre théâtre.

Quant à Mme Doux, l'excellente Marguerite de Navarre de mardi dernier, elle a grandi encore dans l'estime du public. Beaucoup de grâce et de charme dans son chant. Comme chanteuse légère, c'est une très précieuse acquisition pour la direction.

C'était M. Lazzari qui remplissait le rôle d'Escamillo; il s'est posé d'emblée en bon chanteur et en excellent comédien. La voix a de l'éclat et du mordant. Nous prédisons à M. Lazzari de grands et durables succès. Nous regrettons de ne pouvoir nous étendre davantage sur ce joli talent, mais nous promettons de revenir sur les barytons que l'on néglige souvent à peu près, et qui méritent une place tout à fait spéciale dans l'estime des amateurs.

Il nous avait semblé entendre murmurer, mercredi dernier, quelques légères critiques sur les chœurs et l'orchestre. Nous nous étions trompés; évidemment, nous avions mal compris. Rien de pareil au milieu de l'auditoire d'hier soir.

M. Bergalonne nous a semblé tenir le bateau d'une main aussi ferme qu'exercée. Les entrées, souvent étranges, inattendues, parfois même parfois, des chœurs ont été fidèlement servies. Ancien accroc, comme de fait le faire craindre une première de "Carmen", au lendemain même des débuts.

Ajoutons que M. Bergalonne n'est pas le seul directeur musical de la troupe Berriol; il a pour compagnon M. Aldal, un ancien premier

chef d'orchestre qui, à ses heures, dirige aussi le grand opéra. M. Aldal a une réputation vieille déjà et il nous prouvera qu'elle est méritée, dimanche soir, en dirigeant "La Flûte Héloïse". Puis il conduira la grande représentation du "Trompeur" mardi prochain.

Demain samedi, première représentation de "Samsen et Dalila", la meilleure, la plus brillante partition de Saint-Saëns, une des plus grandes célébrités de l'école moderne, pour la première apparition de Mme Bonheur, le contralto du grand répertoire.

Les amateurs qui n'ont pas entendu depuis longtemps de contraltos vraiment dignes de ce titre, attendent ce débat avec une vive curiosité.

GRAND OPERA HOUSE. Le succès de "Cumberland 61" ne fait que grandir avec le temps. La foule que cette pièce attire est plus grande à l'heure qu'il est qu'au commencement de la semaine, grâce au talent et à l'entrain des artistes de la troupe Baldwin-Melville.

En attendant une pièce à sensation, "Victor Durand", qui vient de faire les délices des New Yorkais pendant plusieurs mois. La pièce est montée avec soin et attirera tous les amateurs de la Nouvelle-Orléans.

THEATRE TULANE. Hier soir, au Tulane, première de "The Skoopa to Conquer", la comédie qui a valu à Stuart Robson ses plus brillants succès. La pièce sera reproduite ce soir et demain. A la grande joie des habitués du Tulane qui ont toujours aimé et applaudi Stuart Robson.

Dimanche, première de "The Greatest Thing in the World" de Mmes Lemoine, la grande étoile du moment, celle qui rappelle le mieux la toujours regrettée Charlotte Cushman.

THEATRE "CRESCENT". La semaine s'achève au Crescent aussi brillamment qu'elle a commencé avec "A Black Sheep". Hier encore, il y avait une splendide salle en matinée. Il en sera de même jusqu'à dimanche soir.

Dimanche, changement de spectacle: "A Black Sheep" va succéder à "A Black Sheep", "Sis Hopkins", une des œuvres les plus populaires de l'époque actuelle. "Sis Hopkins" fera salle comble à partir de dimanche soir.

L'ESPRIT DES AUTRES. Un bohème de lettres, invité à une partie de chasse, reçoit d'un maladroite une charge de petite plombe en plein dans les mollets. — Surtout, dit-il en se frottant vigoureusement la partie atteinte, j'espère qu'on ne viendra pas dire à présent que je suis un... raté!

son coton sous cette forme que lorsqu'il est emballé de n'importe quelle façon. Il continuera à faire usage de la balle roundlap tant qu'il y trouvera son profit, et pas plus longtemps.

Les intérêts du fermier, du propriétaire de moulin et de la Compagnie de Coton Américain, sont identiques.

Le planteur fait mettre son coton en balle roundlap, parce que les économies qui s'accroissent sur le marché permettent à l'acheteur de payer une prime suffisante sans frais d'emballage et lui laissent en plus un bon profit.

Bien que les propriétaires de presses cessent de persuader le planteur américain, la American Cotton Company n'a d'autre but que de assurer une bonne part de ces économies. Son intérêt est de mettre les presses qu'elle construit à même d'emballer le plus possible de la récolte de coton du Sud. De manière à assurer également à l'essence que les cultivateurs de coton trouvant du profit à l'usage de ces presses, autrement ils ne les patronneraient pas. A cette fin, et de manière à ce que toutes les économies que l'on peut retirer des balle roundlap soient réalisées, la American Cotton Company s'est mise à acheter les balle roundlap, payant pour elles une prime au-dessus de la valeur de marché des balle carrées. Ainsi le loyer que la compagnie charge pour l'usage de ses presses aux égrenoirs qui préfèrent louer qu'acheter, n'est payé ni par le fermier ni par le propriétaire du moulin d'égrenage mais par l'acheteur (qu'il soit ou non de la American Cotton Company) et il est payé sur les économies.

La compagnie ne fait pas plus qu'assurer que le coton en balle roundlap sera toujours vendu avec la prime à laquelle il a droit et que payent pour lui les moulins à égrener. Sa convention n'exige pas qu'une seule balle de coton soit vendue à la American Cotton Company. Les propriétaires de moulins sont libres d'acheter ou de louer des presses, et chaque balle roundlap, avec tous ses avantages, peut être achetée en compétition ouverte par n'importe quel acheteur responsable, et manie aux moulins, avec toutes les économies qui s'en suivent; mais n'importe qui l'acheteur de coton ordinaire refuse d'acheter les balle roundlap à ces conditions, la American Cotton Company est tenue de les prendre.

Le planteur qui patronne ses machines à égrener roundlap peut conserver l'entière maîtrise de son coton comme s'il l'avait donné à un moulin du vieux genre. Si le planteur vend son coton à la balle roundlap jusqu'au moment où il sera prêt à en disposer, avec l'assurance qu'il est toujours vendable et obtiendra le plein valeur du prix du coton sur le marché, de plus un prix plus élevé parce qu'il est en balle roundlap. S'il le désire il peut s'arranger avec le propriétaire du moulin roundlap pour faire expédier son coton à la American Cotton Company qui le gardera pour lui et, dans toutes les circonstances ordinaires, il pourra tirer de ce coton jusqu'à 80 pour cent de sa valeur. La American Cotton Company a de cette façon beaucoup aidé ceux qui désiraient conserver leur coton. Elle se charge pas de commission pour ce genre d'affaires.

NAVIGATION FLUVIALE. Départs de bateaux à vapeur. VENDREDI, 7 DECEMBRE 1900. Des de New-LOUISA, à 11 A. Bayou Lafour à CHICKASAW, à 5 P. Bayou Lafour à RED RIVER, à 5 P. Grand Lake et Bayou VALLEY QUEEN, à 5 P. SAMEDI, 8 DECEMBRE 1900. Des de New-MARIE COMEAU, à 12 P. Bayou Lafour à ST-JAMES, à 5 P. Bayou Lafour à SUNRISE, à 5 P. Bayou Lafour à ST-JAMES, à 5 P. Bayou Lafour à ST-JAMES, à 5 P. Grand Lake et Bayou-WATCHEL, à 5 P.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

INFAME!

Par George Seltzmauer. QUATRIEME PARTIE. LA QUERRE. XI L'INFAME. (Suite.) La voyageuse éprouva un saisissement profond en se trouvant seule, en rase campagne, et près

de l'armée ennemie. Un calme angoissant régnait sur cette soirée d'automne, silencieux et comme imprégnée d'appréhensions.

On n'entendait, on ne voyait rien... Il y avait dans l'air, épanché autour d'elle, une sensation de vide, de tristesse... Une peur mystérieuse naissait en son âme.

Elle tomba à genoux et se mit à prier. La prière est l'ultime refuge, le suprême encouragement qu'on puisse se donner à soi-même. Quand on a prié, on espère, car on s'est pas rapproché de Dieu... Quand on espère, on est plus fort.

venait plus compacte, la nature paraissait morte. On eût dit que la funèbre menace de la guerre planait plus lourdement sur les êtres et sur les choses.

Cette menace, en quelque sorte éparse au milieu de l'atmosphère ambiante, avait une répercussion pénible dans le cœur de Marie.

Malgré sa ferme volonté d'être courageuse, elle frémissait par instant... Bientôt une joie battit dans sa poitrine. Des maisons surgissaient de la nuit, non loin d'elle. Marie distinguait la blancheur des murs, les silhouettes des toits.

SAINT-AIL. Le village était désert et muet. La voyageuse s'aventura dans la rase campagne. Toutes les maisons restaient closes. Les habitants avaient fui devant les hordes de Goben et de Francecky.

Demain peut être, cette commune serait mise à sac, ravagée de fond en comble, incendiée par les Prussiens qui avaient pris l'habitude de planter leur drapeau sur des ruines... Le seul être vivant que la baronne rencontra fut un malheureux chat, laissé là par son propriétaire et qui miaulait lamentablement, sous un avant-toit, de faim et de détresse.

Quand Marie passa, la pauvre bête poussa des gémissements plus désespérés encore. Le cœur de la jeune femme se serra. Prise de pitié, elle s'arrêta pour jeter à ce chat une partie des vivres de voyage qu'elle avait emportés dans sa sacoche. Aussitôt, l'animal se tut pour dévorer glougloument la pâtée inattendue.

Elle suivit cette sorte de sentier encaissé, en observant de nombreuses précautions, faisant des haltes fréquentes pour prêter l'oreille et éviter une surprise.

Rien n'entrava sa marche. Lorsque un bout d'une demi-heure, le chemin rejoignit une voie plus large, de niveau avec la campagne avoisinante, elle se retourna et constata avec joie que les feux de bivouac étaient en arrière.

Elle avait dépassé, sans encombre, les troupes qui cernaient Metz! Un soupire de délivrance s'exhala de sa poitrine. Continuant sa route, la mère de Christine s'engagea dans le bois de Saulny, dont les arbres lui masquaient les environs de leur rideau de verdure sombre. Toute tremblante de se sentir seule, en la forêt presque obscure, elle marchait légère et craintive, trempillant chaque fois que son pied se posait sur les feuilles sèches ou sur les brindilles qui craquaient lugubrement, dans le calme, l'ingénu silence de la nuit.

L'âme de la nature murmurait à travers les branches et les feuilles mollement agitées par une brise imperceptible. Il s'élevait une symphonie mélancolique, imprécise, dont les accords avaient parfois des timbres de luths.

C'était la voix, des peupliers géants, des chênes séculaires... Marie était profondément troublée par cette solitude, par la simplicité grandiose et sereine de cette chanson de la forêt.

Elle marchait... elle marchait toujours, apeurée; et pour se donner du courage, répétait tout bas ce nom: — Gérard!... Après une heure de route, elle toucha la hêrte du bois. Un nouveau village se dessinait à petite distance... Quelle était cette localité?... Elle n'aurait su le dire, se trouvant complètement désorientée. La voyageuse avisa au bord de la route une borne qui se détachait, toute blanche, sur le fond grisâtre... — Gérard!... Après une heure de route, elle toucha la hêrte du bois. Un nouveau village se dessinait à petite distance... Quelle était cette localité?... Elle n'aurait su le dire, se trouvant complètement désorientée. La voyageuse avisa au bord de la route une borne qui se détachait, toute blanche, sur le fond grisâtre... — Gérard!... Quelques instants de repos suffirent pour lui rendre toute son énergie, affaiblie parfois, mais non abattue par ce périple de plusieurs jours effectué dans des conditions si défavorables.

Le moment où elle se levait pour reprendre sa marche, elle entendit un sifflement lugubre. Une chouette prit son essor tout à côté et passa au-dessus de sa tête avec un mol-bruit d'ailes.

Marie, sans être superstitieuse, frissonna... Elle avait souvent entendu dire que les oiseaux de nuit portaient malheur à ceux qui les rencontraient... Tout en essayant de combattre l'idée de mauvais présage, elle se remit en route peu rassurée. Bientôt elle vit se profiler la redoute de Plappeville et longues les contreforts du mont Saint-Quentin.

Les remparts de Metz se dessinèrent devant elle en lignes énormes qui, de loin, ressemblaient à des pyramides gardées par des sphinx aux croupes formidables. Il lui fallut s'arrêter encore... Les émotions multiples éprouvées pendant ces dernières journées par la vaillante femme l'avaient épuisée plus que la lassitude physique. Elle s'appuya à un arbre pour respirer, quelques instants plus tard, vers la ville où Gérard l'attendait et souffrait. Boudain, elle perçut un bruit de pas rapides. Elle songea aussitôt à se dissimuler, mais elle n'en eut pas le temps.